

2<sup>e</sup> année. — N<sup>o</sup> 5

LE NUM. 50 CENT.

ABONNEMENT :

Novemb. 1926

UN AN : 5 FRANCS

6 MOIS : 3 FRANCS

# LE CREUSET

Bulletin mensuel. — Les articles n'engagent que leurs auteurs.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Jean DE BOE, " Le Creuset ", 23, place Saint-Géry, Bruxelles.

ÉDUCATION                      SOLIDARITÉ  
ÉTUDE                      AGRÉMENT

Tous pour Un

—  
Connaître son  
but

Vouloir le  
réaliser

—  
Un pour Tous

IMPRIMERIE

" LES ARTS GRAPHIQUES, "

Soc. coop.

Chaussée de Haecht, 201

BRUXELLES

# LE CREUSET

Bulletin Mensuel de Propagande

Syndicale

2<sup>e</sup> Année, n° 11

Novem<sup>r</sup>e 1926

## SOMMAIRE :

*La Grande Hypocrisie* (p. 145). — *Coin du Morticole* (p. 149). — *Le Sport est pourri* (p. 150). — *Patrie?* (p. 151). — *Gare au 1<sup>er</sup> janvier!* (p. 152). — *Qu'est-ce que la Solidarité?* (p. 153). — *Coin des Jeunes : Après la Séance du 7 novembre* (p. 154). — *La Comédie de la S. D. N.* (p. 155). — *Aux Mamans Creusotines* (p. 156). — *Dans l'Internationale des Typos* (p. 157). — *Convocations* (p. 158). — *Notre Coopérative* (p. 158). — *Fraternité* (p. 158). — *La Poubelle* (p. 159).

## La Grande Hypocrisie

Si maintenant l'on compare les divers pays entre eux, on est bien obligé de faire cette constatation affligeante: c'est qu'en Belgique le pourcentage des dépenses alimentaires est plus élevé que partout ailleurs! Quant à celui des « divers » (dépenses ayant un autre objet que l'alimentation, le vêtement, le logement et leurs accessoires), c'est à peine si pour nos ouvriers les plus aisés il égale celui des ouvriers les plus pauvres dans les pays les plus misérables.

Louis Debrouckère.

**Q**UOIQUE le vaste bureau fut désert et que, tout autour de la pièce, des sièges y reposaient leurs grasses bedaines de cuir, Monsieur le Directeur, après avoir offert une main molle à la pression polie de nos doigts, poussa une porte, s'effaça et nous fit entrer dans un superbe salon où trônait, encombrée de bibelots d'art, une immense table de travail.

L'homme nous observait. Sous ses paupières frippées de quinquagénaire ses yeux cherchaient tout à la fois à lire nos intentions et à jouir de notre gêne devant ce luxueux intérieur. N'ayant trouvé ni les unes ni l'autre,

Monsieur le Directeur laissa tomber son masque de feinte indifférence.

D'une main preste il poussa deux « clubs » sous nos jambes, gagna l'autre côté de la table, tomba dans un fauteuil, abandonna la bride de son bongarçonnisme.

— Eh bien, Messieurs, quelle bonne nouvelle me vaut votre visite?... Vous voyez, mes ateliers et bureaux sont vides. J'ai donné un petit congé à mon personnel. Que voulez-vous, les affaires vont mal, mais je n'ai pas voulu « les » empêcher d'aller au mariage du prince... »

Ses yeux n'ayant trouvé aucun encouragement sur nos visages, il s'enquit à nouveau du motif de notre visite. Celui-ci était quelconque. Bousculade plus ou moins honnête du contrat collectif : l'occasion étant propice on a rogné les maigres sursalaires, acquis à petits sous au cours d'une longue carrière dans la maison. Cela s'est passé le plus naturellement du monde; sans la moindre contrainte, en parfait accord des parties...

OPERATEURS ! Pour protéger votre vue, demandez une LINOTYPE PARKERISEE !

Les ouvriers, d'ailleurs, depuis les nombreux ans qu'ils « collaborent » dans la maison, connaissent les conditions précaires de l'affaire. La situation de la maison est toute spéciale. Ils savent, les ouvriers, que si les administrateurs continuent cette exploitation très onéreuse, c'est pour la consécration d'un vœu et pour l'expiation des péchés de leurs ancêtres, mais ils n'en tirent pas le moindre bénéfice, au contraire... Et point ne fut besoin d'insister sur l'éventualité de la suppression de la firme au cas où les « collaborateurs » — parce qu'ici on travaille en famille — ne consentiraient pas un léger sacrifice, pour que ceux-ci, spontanément, n'opinent aux suggestions de leur directeur. Ainsi donc, pas de malentendu, pas de discussion. Jamais, d'ailleurs, il ne fut question de contester un droit. Celui-ci étant sacré — en principe. Mais, pour son application, une entente parfaite — là, à l'amiable, entre un directeur paternel et un personnel consciencieux. La cause était donc simple au-dessus et en dehors de toute discussion, puisque, sauf la précaution du préavis collectif et l'argument de dissolution de la firme, il n'y avait eu la moindre menace, la moindre pression.

Monsieur le Directeur s'écoutait en nous parlant. Les doigts croisés sur un ventre respectable, il éveillait l'image d'un chanoine finaud en costume de civil. La conviction débordait de ses lèvres, s'étendait jusqu'aux bonnes têtes de bourgeois qui, dans leurs cadres dorés, souriaient d'un air bonasse aux quatre murs du salon.

Pourtant, d'insinuante, la voix s'affermait en reproches... Qui donc s'était plaint? Qui avait osé colporter au syndicat une situation qui ne regardait personne sinon les intéressés qui en étaient satisfaits? Et tout le mal est là, on ne peut plus avoir confiance, il n'y a plus de loyaux serviteurs. Le mécontentement gangrène tout le monde. Chacun envie son voisin. Personne,

ici-bas, ne se contente plus de la part lui échue par la Providence dès son berceau. C'est la course aux jouissances. Et celui qui dans cette folie de gaspillages et de prétention conserve encore un peu de bon sens et de saine notion des choses a honte d'appartenir à ce siècle...

L'homme devenait éloquent; sous les capotes relevées des paupières, les yeux roulaient leur indignation et prenaient à témoin les ancêtres peints qui n'en souriaient pas moins imperturbablement sous le vernis et les chiures de mouches...

...Et puis! les ouvriers d'aujourd'hui sont trop gâtés. Ils ne se contentent plus de leur état; ils veulent, comme les bourgeois, vivre dans le luxe. Rien pour eux n'est trop bon, ni trop beau. Lorsqu'on croise dans la rue un de ses employés, bien malin serait le passant qui, des deux, reconnaîtrait le patron. Tout cela est mauvais. Cela inspire une prétention d'égalité qui fait qu'il devient très difficile de commander et de se faire obéir. La société n'est pas possible sans autorité; or, quand tout le monde possède les mêmes signes extérieurs comment établir les hiérarchies sociales indispensables? Le mal, pour les patrons, c'est d'avoir accepté des réajustements de salaires. Tout le marasme des affaires vient de là. Si un ouvrier gagne un peu moins, c'est un frein excellent à ses gaspillages, mais si un patron voit augmenter ses charges, il cesse ses affaires et coupe net le revenu de ses employés. C'est un principe d'économie simple qui servait autrefois de régulateur entre patrons et travailleurs. Mais, maintenant, tout est chambardé.

Le directeur devint cramoyé. Une grimace atroce lui tordait la bouche; je crus que l'apoplexie allait le foudroyer. La colère le suffoquait...

...Il y a dans la maison une brocheuse; sa mère, qui travaillait autrefois dans le même atelier, venait à sa besogne en sabots, en blouse de co-

tonnade, chignon au vent, comme une bonne femme du peuple; celle-ci porte souliers vernis à talons Louis XV, a les cheveux taillés à la Mistinguett, se coiffe d'un chapeau en taupée et se met du rouge aux lèvres. Sa mère s'appelait Wantche et travaillait douze et parfois quinze heures par jour; la fille se nomme Gaby et prétend respecter la loi des huit heures. Eh bien, cela c'est la fin des fins!...

Dans les quartiers populaires, on croirait assister à une noce perpétuelle, les commerçants y gagnent de l'or. Tous ces hauts salaires qui nécessitent de la part des patrons tant de sacrifices, se trouvent gaspillés là d'une façon scandaleuse. Les cafés débordent, les cinémas se pressent les uns contre les autres. Rien n'est trop coûteux. La loi des huit heures pousse au désœuvrement et le désœuvrement à la débauche. Autrefois, on passait son temps à l'atelier et, de ce fait, on n'avait pas l'occasion de dépenser son argent, au contraire, on arrondissait son salaire et, le samedi, on se flanquait une cuite à bon marché. Mais il n'était pas, alors, question de contrat collectif, de minimum de salaires, de semaine fixe, de loi des huit heures et de toutes ces machineries qui renversent le monde et qui nous mèneront à la banqueroute...

Mon compagnon se tortillait dans son « club », croisait et décroisait ses jambes; enfin, après plusieurs tentatives infructueuses, il parvint à arrêter le flot d'imprécations qui, de l'aimable introducteur, avait fait une image de haine et d'obtusité incompréhension. Discuter était, en somme, assez inutile. Notre démarche, au reste, ne comportait aucune obligation de prosélytisme syndical ou social auprès de Monsieur le Directeur. D'autre part, la veulerie du personnel rendait impossible une intervention sérieuse contre l'atteinte portée aux salaires. Il fallut se borner à quémander de vagues promesses, d'autant plus vagues que vague était la volonté des intéressés de rentrer dans leur droit.

La même main molle nous fut tendue, le sourire bonasse revint peu à peu sur le visage, en même temps que mille affabilités nous furent dispensées. Ce fut jusqu'à la porte un cortège de bonnes protestations et de courtoises inanités...

\*\*\*

Il faisait chaud dans ce salon. Dehors, la bise fraîche de novembre me fit claquer des dents. J'étais comme un homme mal réveillé qui cherche à renouer les événements...

Les maisons arborant toutes des drapeaux tricolores; les flics en tenue n° 1, avec gants blancs; la foule qui s'écoulait vers la place Royale, la délégation, la brocheuse à talons Louis XV, tout me revint... C'était donc vrai, je venais d'écouter pendant une demi-heure l'insane réquisitoire d'un fossile contre le siècle de jouissance...

Le luxe des travailleurs?...

Et je revis la petite salle des chômeurs de la rue du Lavoir... Je me souvins de lamentables confidences... de certaines confessions de situations atroces. Je savais que beaucoup d'entre les nôtres voyaient fondre, chaque semaine un peu plus, les pauvres petites superfluités mobilières de leur ménage...

Cet homme avait osé affirmer que l'ouvrier se gave de plaisirs, alors que l'index grimpa, avec quelle vélocité! la cote tragique de l'affamement; alors que le salaire moyen atteignait difficilement à Bruxelles 150 francs par semaine, correspondant à peine à 20 fr. d'avant-guerre; alors que l'immense armée des travailleurs non qualifiés, ou disqualifiés pour l'une ou l'autre infirmité, ou l'une ou l'autre crise industrielle, avait peine à trouver exploiteur pour 2 francs par heure de travail...

Cet homme avait osé s'élever contre les prétendus gaspillages des travailleurs alors que ce même jour, on prélevait des millions sur les caisses publiques pour attiser l'enthousiasme des badauds en faveur d'un couple de parasites royaux; la décoration florale de

la seule gare du Nord, devant coûter quelque deux cents mille francs; alors qu'en immobilisant ce même jour des milliers de travailleurs pour donner aux nourrissons l'illusion de l'asservissement du peuple à leur personne, on faisait perdre pour des millions à la production nationale...

Et toute cette immense hypocrisie de la grande pénitence dont ce directeur s'était fait l'écho docile me parut plus abominable encore. Jamais, peut-être, la classe ouvrière ne s'était trouvée dans d'aussi pitoyables conditions. Le prix des éléments les plus essentiels à la vie se trouvait décuplé : pommes de terre, charbon, pain, lait; au moment où les métallurgistes à Bruxelles recevaient une allocation de 4 fr. 50 pour une augmentation de 190 points d'index; au moment où nos patrons tentaient une diminution de salaires; au moment où l'industrie se dégorgeait de tous les travailleurs qu'elle pouvait dégorger pour contrôler plus sûrement encore les conditions déjà si misérables du travail.

Et cette vertu effarouchée parce qu'une petite ouvrière se donnait un instant l'illusion d'être autre chose qu'une misérable exploitée, en prenant, au prix de quelles autres privations, des allures de dame?... Hypocrisie! Qui donc nous pourrit notre jeunesse? Qui donc corrompt, par mille tentations, nos petites camarades d'atelier? Ne sont-ce pas les bourgeois : patrons, commerçants, financiers, parasites dorés de toute envergure. Ne sont-ce pas les femmes, les maîtresses de ceux-ci qui promènent par la ville le scandale de leur luxe? N'ai-je pas vu chez un chausseur de la rue Royale des bottines de soirée aux talons sertis de pierreries?... Qui donc provoque la débauche? Si ce ne sont les faisans des classes dites supérieures. Qui donc trompe l'acheteur par des réclames tapageuses? Qui donc vend du carton pour du cuir? du coton pour de la laine? de la cellulose pour de la soie? de la margari-

ne pour du beurre? Qui donc vient jusque dans les poches des pauvres gens dérober les maigres francs papiers qu'ils ont reçus contre une semaine d'exténuement? Si ce ne sont les commerçants ou fabricants de toutes sortes. De cette débauche et de cette imprévoyance qu'ils dénoncent, ils tirent le plus clair de leurs revenus. Hypocrisie! Hypocrisie!...

Et quand je songe qu'il se trouve une presse — toute la presse, à très peu d'exception près, pour se faire l'écho de cette tartuferie et colporter cette insanité que le peuple se gave de jouissance et de superflu je m'étonne à ce qu'on ne trouve jamais, à l'un ou l'autre bec de gaz de la ville, un des plats-culs de la gazette accroché là, par quelques pauvres bougres, afin qu'il puisse y allumer sa lanterne et voir ensuite l'atroce misère qui, depuis quelques mois, s'est installée dans les foyers des travailleurs. Il suffirait peut-être de donner quelques chiffres sur le commerce ou la fabrication de tous les « ersatz » alimentaires ou vestimentaires pour se rendre un compte exact des pauvres expédients auxquels est obligée de recourir la classe ouvrière pour subsister avec l'insultante aumône qu'on lui donne en guise de salaire, car ce « Monsieur le Directeur » ne nous avait pas dit que sa brocheuse aux talons Louis XV gagnait 108 fr. 70 par semaine!... et celle-ci est garantie par un contrat collectif et une organisation syndicale puissante!...

Un sage a constaté que : « Mentez! mentez! il en restera toujours quelque chose! ». Les patrons semblent connaître l'adage et s'en servent habilement. Ce qui les gêne pour leurs affirmations, c'est que l'index est à la base de l'établissement de nos salaires. Gageons qu'ils mettront tout en œuvre pour échapper dorénavant à ce moyen de contrôle et de réajustement.

Camarades! démasquons la manœuvre!

QUERCUS



Malgré l'orgueil légitime que nous donne la contemplation des rouages perfectionnés de notre corps, la machine humaine a besoin de combustible pour se mettre en marche et accomplir les lois de son destin, comme la plus grossière machine à vapeur ne peut fonctionner sans houille. Ce combustible lui est fourni par les aliments. Elle en exige une quantité déterminée, variable suivant l'âge, les régions, le travail à accomplir, sous peine de voir se développer des troubles aigus qu'ont dû ressentir ceux d'entre vous qui ont appartenu à la confrérie des ventres creux, ou les symptômes de l'inanition chronique. Mais la qualité des aliments a été démontrée comme de première importance pour la nutrition : ainsi il nous faut, bon gré mal gré, ingurgiter quotidiennement une matière dénommée albumine ou protéine sans laquelle nous ne pourrions subsister : elle est de constitution complexe, composée essentiellement de carbone, d'oxygène, d'hydrogène, d'azote et de soufre qui sont combinés en constituants plus compliqués, les acides animés, en proportion variable, créant ainsi des albumines diverses. L'on a beaucoup discuté sur la quantité minimum indispensable : l'on s'accorde actuellement à admettre 1 gramme par kilogramme de poids, soit une moyenne de 70 grammes par jour pour un adulte. Ces albumines se trouvent en grande abondance dans la viande, les fromages, le lait, les petits pois, les fèves, les œufs. L'on peut considérer que si l'on mange à sa faim, il n'y a pas lieu de se préoccuper de la dose ingérée, qui est toujours suffisante.

Je voudrais discuter devant vous le problème : faut-il préférer les albumines végétales ou les albumines animales, autrement dit : convient-il ou non de manger de la viande, d'être ou de ne pas être végétarien?

Les partisans du régime carné ont vanté la supériorité des peuples qui, comme les Anglais, sont grands consommateurs de viande; ils leur opposent la déchéance

notamment des Irlandais et des Indous, à alimentation végétale argument sans valeur si l'on considère les causes purement sociales de cette infériorité. D'ailleurs les Japonais et les Abyssins, à tendance fortement végétarienne, sont remarquables par leur énergie physique et morale.

Il n'a été aucunement vérifié, qu'un excès d'albumines animales augmentât la résistance de l'organisme aux infections microbiennes. L'on a vanté l'endurance, l'élan et surtout l'aptitude aux efforts brusques, qui seraient l'apanage des carnivores; il suffirait pour en prouver l'inanité, de citer la fougue et l'énergie dépeçées par les taureaux dans les trop fameuses corridas. Que l'on se rappelle que les athlètes antiques étaient végétariens, et que de nombreux sportsmen actuels célèbres sont des adeptes de l'alimentation végétale.

Les végétariens sentimentaux ont horreur d'ingurgiter la viande qu'ils considèrent comme cadavre; il s'agit ici d'une exagération manifeste. Tout au plus peut-on accuser beefsteaks et cotelettes de créer dans les intestins des fermentations toxiques dont il faudra éliminer les poisons acides; car c'est par l'excès d'acides qu'elle déverse dans notre organisme que l'on peut accuser la viande de porter atteinte à notre santé : l'acide urique occupe ici la première place par les troubles nombreux et variés dont il est responsable, connus sous le nom d'arthritisme. Il est évident qu'un régime pauvre en albumines animales est essentiellement désintoxiquant et il est indiqué de s'y astreindre de temps à autre dans ce but; l'on en ressent un réel bien-être, un rajeunissement général créateur de vitalité.

Mais l'argument le plus sévère que l'on puisse adresser à l'alimentation carnée est son prix de revient énorme : le bétail immobilise pour sa nourriture d'immenses prairies qui pourraient produire en culture de céréales une quantité de nourriture végétale de loin supérieure en valeur nutritive énergétique à celle fournie par la viande des troupeaux engraisés dans ces mêmes pâturages; la question du pain pour tous est donc connexe à ce problème.

Actuellement nous voyons des peuples entières, tels les Esquimaux, se nourrir exclusivement de chair de phoques, de rennes ou de poissons et vivre cependant

assez vieux et sans maladies particulières si l'on excepte le scorbut. L'on a parlé récemment d'un explorateur polaire qui s'est nourri de viande pendant plusieurs années tout en présentant une santé excellente. Nos bouchers ne me paraissent pas souffrir d'affections cachées derrière leur mine rubiconde, d'habitude en pleine lune souriante.

Il faut reconnaître à la viande son action nettement excitante sur la sécrétion des glandes gastriques; elle augmente l'appétit et est de digestion facile, n'encombrant pas les intestins par ses déchets. Les expériences récentes de Richet sur le traitement des états de dénutrition par le jus de viande crue a prouvé sa réelle valeur comme tonique; sous le nom de zomothérapie la viande a augmenté l'arsenal thérapeutique contre la tuberculose.

En somme, mes conclusions ne seront pas trop sévères. Je crois que pour un homme en bonne santé, il n'est pas exagéré d'accorder une ration d'albumines animales équivalant à un tiers de la quantité totale d'albumine quotidienne, soit 25 grammes : ceux-ci équivalant à 125 grammes de viande maigre.

Puissent les végétariens purs me pardonner ma condescendance en faveur d'un aliment peut-être plus coûteux que nocif; d'ailleurs certains d'entre eux se verront bientôt dans l'obligation de préconiser, sous l'impulsion des prix croissants du pain, des pommes de terre et des légumes, des cures de jeûne hydrique, ou, en termes clairs, l'alimentation forcée à l'air et à l'eau pure; à défaut d'embompoint, ils pourront se déclarer désintoxiqués. Dr Ch. FONTAINE-VINCENT

#### CAMARADES,

Vous avez tous eu connaissance des fameuses instructions du Comité Central Industriel à tous les employeurs, notamment en ce qui concerne leur opposition formelle à tous réajustements de salaires. Vous savez que l'index-number va continuer son escalade, diminuant continuellement le pouvoir d'achat de vos salaires, c'est-à-dire que la misère toujours plus grande vous menace immédiatement. Les patrons imprimeurs vont ouvrir le combat, c'est vous qu'ils trouveront comme adversaires. Vous avez le formidable honneur de relever le défi les premiers. Tous les travailleurs attendent de vous une résistance opiniâtre, une indéfectible volonté de vaincre. Serrez-vous tous au sein de notre Association et préparez-vous à l'avant-garde dans le « Creuset ».

## Le Sport est pourri

« Où la mouche a passé,  
le moucheron demeure. »

Dans des articles précédents, j'ai exposé rapidement quelques-uns des nombreux griefs concernant les sports. Aujourd'hui, je veux vous faire constater que l'exploitation que nous subissons et la lutte qu'elle engendre inévitablement, peut avoir son corollaire dans d'autres domaines, même le sport, du jour où l'argent vient y fourrer son nez et transformer ainsi habilement en une véritable pourriture, les œuvres conçues avec la meilleure intention.

Quand après-guerre, la plupart de nos clubs de football s'étendaient en d'immenses grounds, rehaussés d'innombrables gradins, nous avions pu nous imaginer que tout cela était dû uniquement au fait de quelques généreux protecteurs du sport. Mais, nous nous sommes vite aperçus de notre naïveté en constatant que c'étaient les mêmes aigrefins, comme toujours, éveillés à l'appât d'un nouveau petit placement pour la fructification de leurs capitaux.

Et depuis, subissant l'influence du Veau d'or, tous les dirigeants s'en sont inspirés, toute leur ligne de conduite s'en est modifiée, tous les journaux devenus subitement sportifs, exploitant la crédulité collective ou l'orgueil individuel, y trouvent une source de publicité rémunératrice. Maintes manifestations s'en servent comme éventail de l'hypocrisie patriotique, demandent au nom du Sport de soutenir leurs œuvres bourgeoises. Nos nationalistes y voyent une milice en préparation de guerre; l'U. B. soutenue financièrement s'en montre plus autocrate encore.

L'U. B. avec l'aide de la publicité tapageuse des journaux, multiplie à profusion ses matches internationaux — profits directs pour elle. Peu importe la valeur du spectacle qu'on offrira au public. Peu importe si on le trompera sur la composition des équipes, peu importe, du moment qu'il y ait foule en masse qui apporte sa galette dans les caisses de tous ces sportifs d'occasion, sous la tutelle d'autres banquiers ou industriels.

Savez-vous, camarades lecteurs, que la place la moins chère pour un match de ce genre se paie 5 francs en ne tenant pas compte des hausses probables.

Mais à en croire les journaux, cela ne va pas du tout: plusieurs matches se seraient joués avec de nombreux vides...

Le public gogo aurait-il compris?

Bref : « où la mouche a passé, le moucheron demeure ».

Voici quelques lignes extraites du « Soir » à ce sujet :

« Décidément, l'Union Belge éprouve de sérieuses difficultés à faire admettre par le public l'adaptation des prix d'avant-guerre à la situation monétaire actuelle. »

Tiens, tiens, tiens... jamais le « Soir » n'a été aussi logique, dommage qu'il ne fait pas ces justes remarques à meilleur escient, quand il s'agit d'adapter les salaires d'avant-guerre des travailleurs à la situation monétaire actuelle; mais pour ceux-là, n'est-ce pas, il ne trouve que des conseils de pénitence et de surproduction et, pour preuve, lisez ses commentaires avec lesquels il entoure cet autre grand match qui dure depuis sept mois se livrant entre les mineurs anglais et leur patronat. Pourtant, c'est également pour ne pas laisser inférioriser leur situation d'avant-guerre avec la situation monétaire actuelle.

Eh bien, camarades, c'est à cette constatation-là que je veux vous amener. Ce que fait le « Soir » les autres le répètent en chœur plus fortement encore. Où ils savent soutenir une cause sportive, parce que représentée financièrement parmi eux, ils ne savent que vous combattre quand il s'agit de vos conditions de vie.

Tous ces faux-sportifs, que nous coudoyons et nous échangeant leur sourire, transforment peu à peu avec notre complicité, nos terrains de football en incomparable champs de course. Ils s'amènent là en silencieuses limousines, ac-

compagnés de leur mondaine emmitoufflée de petit gris ou fourrure pour dissiper au grand air les griseries de la nuit précédente contractées à la sueur de nos fronts.

Ce monde, vous le fuirez, vous le déserterez!!!

Vous le déserterez d'autant plus que vous aurez bientôt également un match à livrer, votre adversaire sera tout ce monde hétéroclite que je viens de désigner. Le match sera dur, apprêtez vos shotters, massez vos bieilles, car il vous faudra d'autres efforts que de cris pour refouler le « Ballon Belga » avec lequel on s'efforcera de stabiliser et d'enfoncer vos salaires. Ce sera d'autant plus dur, que vous aurez la montée, l'arbitre, en l'occurrence le « Soir », sera contre vous, et tous les supporters vous seront hostiles.

Pour nous, typos, le tout est comme :

Le 1er janvier 1927, grand match social, sous le haut patronage du gouvernement démocratique.

Adversaires : Chambre patronale des Maîtres-Imprimeurs contre l'Industrie du Livre.

Enjeu : Coupe de la pénitence, portant en sous-titre : « Pour la diminution des salaires ».

Vainqueur probable : Industrie du Livre, si on veut bien s'inspirer de ce qui précède.

Fervents sportifs, comme vous le voyez, il y a du sport en prévision, apprêtez-vous dès maintenant en assistant aux entraînements réguliers se donnant dans les assemblées syndicales.

LE SPARTIATE.

## PATRIE

*Quand prendra-t-il donc fin le droit de tuer son frère?  
Comme il est implacable et triste ce destin  
Qui fait entretenir sans cesse et sans fin  
Ceux qui devraient s'unir pour te maudire, ô guerre!*

*Déjà l'humanité succombe de misère!  
Ne verrons-nous donc pas un bienheureux matin  
Où les hommes, unis sous le soleil divin,  
Sans haine et sans patrie, iront dans sa lumière?*

*O! drapeau national, tu n'es qu'un vain lambeau,  
Qu'un haillon de discorde et non pas un flambeau  
Amour de ma patrie, tu seras autre chose*

*Car je veux te servir, patrie parfois morose,  
Mais qui de la justice arbore le drapeau  
Idéal! Tu seras ma patrie grandiose.*

Jacques ROUX.

# GARE AU 1<sup>ER</sup> JANVIER

## LES MAITRES-IMPRIMEURS ONT DENONCE LE CONTRAT.

Voilà le fait brutal ! L'index-number ayant dépassé les 620 points, les patrons estiment qu'ils ont suffisamment engraisé leurs ouvriers et leurs familles, ils estiment que l'heure est venue pour réclamer des travailleurs du Livre qu'ils fassent de plus grands sacrifices sur l'autel du veau d'or... pardon... pour l'industrie nationale, le franc belge de tous, etc., etc.

Vraiment, nos « bons » patrons nous annoncent, à leur façon, « la nouvelle bonne année... », ce sera la bataille et **peut-être** la misère, ou bien, la misère **certaine** tout court... 1er janvier, travailleurs du Livre choisissez!!!

C'est cela la réalité, claire, visible aux yeux de tous. Les événements des derniers temps ont brutalement arraché le masque humanitaire des « bons » patrons du Livre, pour laisser voir la « gueule » hideuse du capitalisme, tout court.

### LE BALLON D'ESSAI...

C'est le 15 août que l'accroissement du coût de la vie fait monter l'index au-dessus des 620 points prévus comme « plafond » par le contrat collectif. Immédiatement, avec tambours et trompettes, les patrons donnent le préavis de dénonciation des clauses salariales, devant expirer dans le courant du mois de novembre.

Les ouvriers protestent et prétendent que les patrons ne peuvent dénoncer, suivant la lettre et l'esprit du contrat, que lorsqu'ils doivent payer au-dessus de 620.

Le Conseil national d'appel est appelé à statuer sur la question et donne raison à la thèse ouvrière.

Mais les patrons ne perdent pas leur temps et envoient des propositions pour le 1er octobre aux ouvriers : application de l'index 620, stabilisation des salaires pour six mois, négociation sur la base de la situation au 15 février prochain une nouvelle convention des salaires.

A peine lancé, ce ballon crève. Les organisations ouvrières, par leurs comités centraux, se refusent énergiquement à se désister de l'application intégrale du contrat collectif jusqu'à la date de l'expiration. Mais...

### LES PATRONS NE RENONCENT PAS A LEUR MAUVAISE CAUSE

Le 1er octobre est précédé de toute une série de manœuvres plus ou moins importantes, et surtout toutes aussi malhonnêtes. Les patrons

usent de toutes sortes de menaces, les unes plus habiles que les autres, et toutes se résumant en ceci : si nous, patrons, devons payer l'augmentation contractuelle au 1er octobre, c'est la ruine de l'industrie, nous fermons les ateliers, c'est le chômage en masse.

Les patrons espèrent fractionner les troupes syndicales, opposer les ouvriers les uns aux autres pour enfoncer le front ouvrier.

1er octobre arrive et apporte une victoire partielle au patronat. Certaines sections de province se sont laissées influencer ou n'ont pas assez vigoureusement réagi, elles sont parfois elles-mêmes divisées du fait qu'une partie des camarades touche l'augmentation, une autre partie ne la touchant pas.

Après quelques petites escarmouches, vite et énergiquement repoussées, la forteresse du Livre de Belgique, Bruxelles tient tête. L'augmentation est appliquée à l'exception des photgraveurs. Les patrons tentent, avec certains petits succès, il faut le reconnaître, l'attaque contre les sursalaires. Certains camarades de Bruxelles se sont laissés impressionner par le chômage et laissent, sans avertir leurs organisations, diminuer leur salaire. Là où les organisations sont au courant, elles réagissent avec succès.

### Eblouis par les petits succès, les patrons veulent étendre l'offensive.

Mais voilà que les patrons se mettent en tête de généraliser et de faire légaliser leurs premiers succès.

Après avoir annoncé dans leur organe le montant des salaires à payer au 1er octobre, ils prétendent que leur secrétaire a commis une gaffe et qu'ils n'ont pas à payer plus, suivant le contrat, que sur la base de 620 points d'index avec proportionnelle pour les villes qui paient selon l'index local.

Les patrons de province annoncent qu'ils ne paieront plus que sur la base de 620, leurs collègues de Bruxelles feraient de même huit jours après.

Entretemps, ils font parvenir aux ouvriers de nouvelles propositions, les anciennes, avec cette « plaisanterie », en plus qu'il faudrait risquer, pour le 31 décembre, les augmentations perçues depuis le 1er octobre.

## Qu'est-ce que la Solidarité ?

### De son action.

### De ses résultats.

Si nous ouvrons notre dictionnaire au mot « solidarité » pris dans un sens philosophique, nous y lisons l'explication suivante : « Dépendance mutuelle entre les hommes qui fait que les uns ne peuvent être heureux et se développer que si les autres le **peuvent** aussi ».

Expliquée de cette façon, la phrase ci-dessus nous semble cependant imprécise et nous estimons que pour lui donner son véritable sens et plus de clarté il conviendrait de dire : « Effort et aide mutuels entre les hommes qui **veulent** se créer plus de bien-être, conséquemment plus de bonheur ».

Envisagée sous cet angle, nous savons que la solidarité se manifeste indistinctement dans toutes les classes de la société et qu'elle s'exerce sous les formes les plus diverses.

Pour bien nous faire comprendre, prenons la société telle qu'elle existe actuellement, c'est-à-dire composée de trois classes différentes : les capitalistes ou riches, la classe moyenne bourgeoise et la classe prolétarienne ouvrière.

Si nous examinons le problème de la solidarité sous son véritable aspect, nous nous rendons compte que c'est au sein de la classe capitaliste que se pratique avec le plus d'énergie et la plus grande constance le geste de solidarité.

Cette classe d'individus, non seulement satisfaite de posséder tous les biens et privilèges, entend également garder tous ces avantages pour son seul profit, et, à cet effet, s'allie dans une étroite solidarité qui a pour but de s'octroyer le plus d'autorité possible, puissant moyen dont elle se sert, sans relâche, pour défendre ses spoliations.

Par leur argent, les possesseurs entendent être les maîtres.

Par leur argent, ils ont une police pour eux ; une armée pour défendre leurs propriétés ; une magistrature pour défendre leurs droits ; des religions pour leurrer les masses ; une presse publique disant sciemment le contraire de la vérité.

Leur solidarité ? Les subventions qu'ils accordent à toutes les manifestations patriotiques et à tous les organismes susceptibles de diviser les masses, d'engendrer les haines ; leur signe de ralliement n'est-il pas : « Diviser pour régner ».

Leur solidarité n'est pas seulement nationale,

Double jeu, cousu de « câbles blancs ». Tempêter et menacer d'une part, revendiquer sérieusement (?), d'autre part, en invoquant ce pauvre contrat collectif.

Les patrons connaissent la tenue du congrès extraordinaire du Livre du 31 octobre. Ils prévoient que leur campagne aurait abouti à jeter la panique dans ce congrès ; ils misaient sur la faiblesse de nos camarades de province ainsi que sur la soumission des camarades de Bruxelles. Ce congrès devait enregistrer le triomphe au point de vue patronal.

Pour un « bec de gaz », c'en fut un. Nos camarades de province ont franchement et clairement exposé leur situation et ont ajouté leur ferme volonté de faire appliquer par tous les moyens le contrat collectif. Le congrès a unanimement approuvé l'attitude des comités centraux ; pas de transactions, le contrat collectif un point, c'est tout... Des mesures adéquates doivent être prises.

### ET LE 1er JANVIER 1927 ?

Le préavis patronal expire au 31 décembre, d'ici là des pourparlers seront engagés, il faudra se décider et arrêter les nouvelles conditions de travail.

Le congrès du 31 octobre est une indication, sans vouloir surestimer quoi que ce soit, nous sommes plus forts qu'on le croyait un moment donné. Mais c'est surtout l'application des décisions prises qui donnera une valeur réelle à cette indication, c'est celle-ci qui marquera la force exacte dont nous disposons !

Devant les intentions patronales, il faudra mobiliser toutes les forces vives dont disposent les travailleurs du Livre de ce pays.

Une campagne tenace et ardente doit être menée par les organisations ouvrières du Livre à travers tout le pays, démasquant impitoyablement l'hypocrisie patronale et sa volonté de diminuer les salaires. Un effort considérable doit être fait pour arracher de l'influence patronale les pauvres bougres qui se sont laissés entraîner dans les organisations subsidiaires du patronat : les syndicats chrétiens et autres Gildes. Cette attaque méditée et mûrement préparée doit susciter chez les travailleurs du Livre une volonté indestructible de vaincre, il y va de l'avenir de leurs familles.

Plus que jamais, le mot d'ordre doit être : **salaires mobiles suivant le coût de la vie.**

1927 doit débiter par une victoire des travailleurs du Livre de Belgique.

G. V. d. B.

elle est internationale. Ne se tendent-ils pas la main au-dessus de nos têtes et par-dessus les frontières, pendant que les peuples excités par la politique journalistique, s'apprêtent à s'entre égorger ?

Leur solidarité? Quand la grande misère ou la clairvoyance fait murmurer les masses laborieuses ne s'accordent-ils pas pour museler les peuples et déclancher des guerres? Ils se disent: « C'est bien simple, ils deviennent trop nombreux à réclamer, tuons-en une grande quantité, quant à ceux qui échapperont à la mort, leur nombre sera tellement réduit et l'excès de leurs souffrances sera tellement grand que leurs voix seront étouffées pour quelques années.

Leur solidarité? Ne voyons-nous pas de nos jours les banquiers nationaux et internationaux se prêter mutuellement leurs concours au point de se rendre les maîtres absolus des gouvernements et cela à seule fin de mieux brider la classe ouvrière.

Leur solidarité? Ne sont-ils pas d'accord pour s'emparer des biens d'Etat sous le prétexte fallacieux de mauvaise gestion?

Leur solidarité? Dans tous les pays, cette classe de riches et de capitalistes, n'est-elle pas d'accord pour blâmer les sept et huit heures de travail? S'accordent-ils, oui ou non, pour dire qu'il faut travailler davantage, que les ouvriers doivent faire de plus longues journées, que la prospérité du pays dépend d'un plus grand nombre d'heures de travail, alors qu'en vérité nous voyons le chômage s'étendre de plus en plus et que la soi-disant prospérité de la Belgique d'avant 1914 — dont ils ont la bouche pleine — n'était, en réalité, qu'une prospérité favorisant une minorité d'exploiteurs.

Leur solidarité? Voyez donc leur accord quand il s'agit de tomber sur les grévistes: la police est d'accord avec le patron; l'armée est d'accord avec le patron; le prêtre est d'accord avec le patron; le juge est d'accord avec le patron. Et savez-vous de quel nom ils définissent tous ces accords? Oh! Ce n'est pas difficile, ils étiquettent cela du mot: ORDRE.

« Mais, nous dira-t-on, que faire contre toutes ces manifestations de solidarité de la classe capitaliste et possédante? Ils sont les plus forts, ils tiennent tous les atouts, c'est la lutte du pot de fer contre le pot de terre, il y aura toujours des riches et des pauvres ». A ces objections, nous répondons: **Ils sont les plus forts parce que la classe ouvrière le veut bien**, et nous nous attacherons à le démontrer dans un prochain article au cours duquel nous examinerons la solidarité dans la classe moyenne et dans la classe ouvrière.

SENREV.

## LE COIN DES JEUNES

## Après la séance du 7 novembre

Il semble bien, d'après l'allure de celle-ci et de celle, non moins intéressante, qui fut convoquée en août pour demander aux membres leur adhésion morale et matérielle au programme élaboré et nécessaire au soutien de nos camarades chômeurs et, partant, au soutien de la force d'union de notre organisation, de son action et de son prestige (vis-à-vis de la boutique d'en face, le patronat), il semble bien que la fatale indifférence, l'apathie, l'inconscience et l'insouciance, dont certains veulent marquer indélébilement et éternellement notre jeunesse, toute la jeunesse, commencent petit à petit à ne plus trouver en celle-ci l'aliment d'inéducation, d'imcompréhension et d'abandon qui leur est indispensable.

Et l'on voit peu à peu cette indifférence, cette apathie, cette inconscience et cette insouciance, tomber peu à peu de l'arbre de la jeunesse comme, à l'automne, les feuilles tombent des arbres de la forêt pour, qu'après un sommeil momentané, y croissent les jeunes pousses, vertes et vigoureuses, qu'apporte le printemps; ainsi, l'arbre de jeunesse s'apprête petit à petit à secouer l'amas fatigant et écrasant des feuilles malfaisantes qui le recouvre, qui l'étouffe, mais qui finira par mourir.

Et ainsi la jeunesse, après la longue période de tâtonnements qui représentera son sommeil momentané, verra croître en son esprit les pousses vertes et vigoureuses de la claire compréhension et de la flamme ardente qui doit l'animer.

Mais ne nous leurrions pas, et constatons simplement, à la lumière des derniers faits, l'éveil, lent mais sûr, de la conscience de la jeunesse ouvrière de la typographie.

Si, au cours de ces deux séances, l'intérêt que portent nos jeunes aux questions syndicales s'est avéré en progrès sensible sur l'indifférence quasi totale qui primait ces derniers temps, parmi eux, il ne faut pas en conclure qu'un grand pas soit fait, pas même un tout premier pas.

C'est pourquoi, tous ceux en les mains

## LA COMÉDIE DE LA S. D. N.

desquels se trouve la réussite de ce premier pas, militants reconnus ou méconnus, propagandistes inlassables ou modestes, doivent-ils redoubler d'effort; car, ne l'oublions pas, battons le fer quand il est chaud et, surtout, ne le laissons pas refroidir.

Aussi, nous avons pu constater avec joie, la présence à l'ordre du jour de la dernière assemblée du « Creuset », l'examen de la question de l'admission des adhérents au sein du cercle. Je n'en connais malheureusement pas les résultats. Je n'y pus assister, la date de la réunion coïncidant avec celle de l'assemblée extraordinaire qui était convoquée au Cygne, pour les adhérents.

En effet, il est à espérer que l'entrée des jeunes au « Creuset » ait pour résultat une cohésion et une entente plus forte entre les divers jeunes éléments, aujourd'hui dispersés, bien désemparés, de leur donner les directives et de leur inculquer les fruits de l'expérience qu'ont acquies les aînés.

Mais, revenons à nos moutons, ou plutôt, à nos diables.

Si l'assemblée d'août nous a démontré que l'esprit de lutte n'a pas cessé d'animer les adhérents et, qu'au contraire, il prenait une force plus grande parmi eux, on n'y trouva pas encore l'affirmation claire qu'on était plus ou moins en droit d'attendre du mouvement d'émancipation qui se dessine parmi les jeunes.

Ceux qui sont tant soit peu observateurs, auront beaucoup mieux senti cette volonté, encore mal définie, sourdre confusément des rangs de la jeunesse présente à l'assemblée du 7 novembre. Les temps qui vont suivre, verront ce mouvement prendre peu à peu forme et peu à peu s'affirmer clairement aux yeux des moins avertis.

Et maintenant que la question prend de l'importance, qu'elle sort du domaine de la simple dissertation ou de la simple discussion entre ceux qui composaient l'infime minorité de l'élite, saluons avec joie, espoir et *volonté* surtout l'ère de travail assidu et de résultats probants que peut apporter la réunion et la collaboration des aînés et des jeunes au sein du « Creuset »... si celle-ci se réalise.

VIDEO

Pour l'autantième fois, les diplomates des pays capitalistes sont réunis à Genève. Cette assemblée réunit, à première vue, les gens et les idées les plus contradictoires, depuis les fascistes jusqu'aux social-démocrates en passant par toutes les nuances intermédiaires des démocraties de toutes couleurs.

Les pires crapules guerrières sont ou sont représentées à Genève, Chamberlain représente les assassins du peuple chinois, Briand, représente les assassins des Marocains, des Druses, etc., Sciapola représente le national-impérialisme montant des mussolinistes; pendant que l'on chante à Genève les louanges de la paix, les fusils crépitent aux quatre coins du monde; toutes les grandes puissances capitalistes poussent l'armement de terre, de mer et de l'air jusqu'à l'extrême limite.

Nous allons oublier un fait, l'Allemagne vient d'être admise au sein de la S. d. N.; la composition de sa délégation est épatante: Stresemann, le diplomate du feld-maréchal Hindenburg, Bernstorff, l'ancien diplomate de Wilhelm II et Breitscheid (député ouvrier)... le diplomate... enfin de Hindenburg aussi, puisque c'est lui et les magnats des banques et de l'industrie lourde qui sont au pouvoir en Allemagne.

Voilà donc les Anges de la Paix! Les « Jusqu'au-boutistes » de 1914 sont réunis, une fois de plus pour parler de la paix.

Ca ne va pas tout seul, même quand il s'agit simplement de parler de la paix! Toute une kyrielle d'intérêts nationalistes capitalistes se heurtent constamment, ce sont toutes les contradictions intérieures du système de production capitaliste même qui remontent brutalement à la surface à chaque moment. Il est une chose essentielle qui se dégage clairement de toutes les vaines palabres de Genève: « *Capitalisme, pas de paix* ».

D'ailleurs, les capitalistes laissent les doux rêves pacifistes pour les ouvriers en utilisant admirablement pour la mise en scène des leaders ouvriers. Voyons ce qu'en pense le Tigre, alias « Père de la Victoire »:

« Il ne s'agit de rien moins que de demander l'abdication de leur indépendance aux grandes nations qui ont jusqu'ici gou-

verné le monde en leur imposant plus ou moins ouvertement leurs volontés profitables. Les peuples qui ont en main de grandes forces militaires sur terre et sur mer renonceront difficilement à s'en servir pour acheter de leur or et de leur sang, une paix de fortune entre deux nations dont l'avenir de force ou de faiblesse les intéresse trop pour qu'ils puissent feindre de s'en désintéresser ».

(*La Paix et la Guerre*, G. Clemenceau)

\*\*\*

Et c'est juste ! Le capitalisme, c'est la surproduction, c'est la conquête de nouveaux marchés d'exploitation pacifiquement ou violemment, c'est la conquête de colonies contenant des matières premières, *le capitalisme, c'est la guerre !*

Et à cela ni Genève, ni les anges pacifiques de toutes les démocraties ne peuvent rien. Ceux des dirigeants ouvriers qui se prêtent à la comédie de Genève commettent la pire erreur envers les intérêts de leur classe.

Il n'y a qu'un facteur social de paix dans notre société : la classe ouvrière internationale, comme elle est aussi la seule puissance qui sait imposer silence aux canons de la bourgeoisie.

A tous les Genève, nous opposons la force organisée du prolétariat. Genève est un leurre; travailleurs, luttons contre la bourgeoisie, sur tous les terrains, et nous lutterons aussi pour la paix, car le capitalisme, c'est la guerre !

AVANTI



## Aux Mamans Creusotines

LA fête de la Saint-Nicolas approche à grands pas. Nous sommes, toutes, le cœur plein d'émotion, occupées à préparer d'agréables surprises pour nos enfants. Je voudrais pourtant, mamans, vous mettre en garde et vous prier de ne pas salir cette jolie fête enfantine en offrant à vos fils : sabres, canons, soldats de plomb, ni quoi que ce soit qui puisse avoir des rapports avec la guerre ou l'armée.

Je ne peux d'ailleurs pas concevoir qu'une maman un tant soit peu sensée puisse offrir à son fils des armes en miniature et lui permettre avec cela de faire des simulacres de combat et de meurtre. Je ne puis pas comprendre non plus qu'une maman puisse exalter devant son fils le métier de soldat qui, dans l'alternative d'une guerre, devient un assassin ou un assassiné : souvent les deux.

J'ai souvent pensé à la douleur d'une mère ayant son fils sous les drapeaux pendant une guerre. Quelle angoisse de chaque instant pour la pauvre femme ! Et pourtant, l'état de choses permettant une guerre n'est-ce pas un peu l'œuvre des mamans ? Elles ont permis à leurs fils, étant enfants de jouer aux soldats; elle-même leur ont donné sabre, ceinturons, drapeaux; elles leur ont fait admirer les soldats campés sur de fiers chevaux; plus tard, elles

leur ont parlé du service militaire comme d'une obligation qu'on ne peut éviter; qui au contraire, virilise les jeunes gars. Et j'imagine pourtant qu'à la déclaration d'une guerre, plus d'une a pleuré et supplié pour garder son fils et qu'elle s'est alors trouvée devant une barrière infranchissable de préjugés et de résolutions.

Donc, chères mamans creusotines, j'en reviens à ma première idée.

Si vous voulez vraiment éviter la guerre, si vous voulez que, plus tard, l'humanité soit meilleure et plus heureuse, prenez garde aux **préjugés que vous semez dans les cerveaux de vos enfants**, parce que souvent ils deviennent indéracinables.

Commencez donc, en l'occurrence, de bannir sans merci de vos cadeaux de St-Nicolas tout ce qui pourrait rappeler de loin ou de près le militarisme. En plus de cela, apprenez à vos enfants à mépriser le métier de soldat, à leur faire comprendre le danger latent d'une armée et plus tard nous nous trouverons peut-être devant une génération aux cerveaux vierges d'idées préconçues et qui, sincèrement, aura horreur de la caserne et de la guerre et saura prendre les dispositions nécessaires pour l'abolition de ces horreurs.

MATRA.

OPERATEURS ! Pour protéger votre vue, demandez une LINOTYPE PARKERISEE !

## Dans l'Internationale des Typos

### ALLEMAGNE

Il semble que l'idée de l'unité syndicale fait son chemin et commence à entamer sérieusement les milieux qui lui sont restés le plus longtemps fermés. Nos confrères allemands viennent de fêter le 60<sup>me</sup> anniversaire de leur organisation et de tenir leur 13<sup>me</sup> congrès national.

Nos camarades allemands ont tenu à consolider sous différentes formes les organisations ouvrières et celles du Livre en particulier.

Manquant de renseignements plus précis nous donnons pour aujourd'hui le texte des « Communications du Secrétariat International » :

« Après l'acceptation de quelques décisions à l'adresse des autorités publiques une proposition fut adoptée, sous forme de vœu, à l'adresse du Secrétariat International, demandant que les trois Internationales professionnelles dans l'industrie graphique soient réunies en une seule. Quant à l'admission de la Fédération russe au sein de l'Internationale, tout doit être fait pour pouvoir y arriver au plus vite. Enfin, les représentants de la Fédération allemande au sein du Secrétariat doivent faire des efforts pour que la fusion de l'Internationale Syndicale d'Amsterdam et celle de Moscou soit réalisée au plus vite. »

Voilà ce qu'il était bon de dire aussi à nos confrères de Belgique.

La marche vers l'unité fait son chemin et ni le silence, ni la calomnie ne l'arrêteront.

### EN ITALIE

L'on se souviendra de notre vieille connaissance Tomaso Bruno, dont notre camarade Ernesto Dogi a démasqué dans notre « Creuset » toute la trahison et toute la lâcheté. Notre moniteur officiel de la typographie belge prenait en son temps la défense de ce sinistre individu qui vendait la fédération italienne aux assassins de la dictature mussolinienne.

Il semble qu'il y a un revirement et qu'en ce moment on veut le laisser « tomber » et dans de belles proportions.

Voici ce qu'en pense le « Bulletin » de l'Internationale des Lithos :

« Le secrétaire général de la Fédération typographique italienne, Tomaso Bruno, a pu faire supposer tout un temps aux dirigeants de la Fédération Internationale Typographique qu'il s'était mis au service de l'organisation fasciste, en acceptant la fonction de vice-commissaire de cette organisation, pour sauver son syndicat. Nous l'avions signalé dans notre précédent numéro déjà, que cet exemple venant du dirigeant de l'organisation était une trahison, surtout qu'en agissant de la sorte, il engageait ses membres à reconnaître comme une action justifiée l'acte de violence des valets de Mussolini. Nous le disions : en acceptant ce poste, il sera obligé de faire de l'action fasciste ou il ne sera rien du tout. »

L'on voit que les lithos emploient de bien gros mots : *trahison*, brrr ! cela sent le moscovisme, surtout quand on a vu de quelle façon certains officiels ont défendu contre les « calomnies » de notre *Creuset* ce pauvre Tomaso Bruno qui, selon notre ami Ernesto Dogi, a vendu ses camarades et son organisation pour « un plat de lentilles ».

### EN NORVEGE.

Nos confrères de Norvège viennent de subir une diminution considérable de leurs salaires, qui « comporte en moyenne 17 p. c. pour le travail en conscience et 13 p. c. pour les pièçards, ces derniers étant déjà en désavantage auparavant (*Communications du Secrétariat International Typographique*).

Notre Fédération sœur de Norvège avait mis ses destinées, pendant un lock-out, dans les mains d'un conseil de conciliation de trois membres (trois juristes) qui a accouché de cette « belle » proposition.

Il paraît que cette proposition a été adoptée contre une grosse minorité.

Notre Fédération norvégienne a fêté le 50<sup>me</sup> anniversaire de la fondation de son organe fédéral et, à cette occasion, les *Communications* disent mélancoliquement : « puisse l'organe de la Fédération sœur

OPERATEURS ! Pour protéger votre vue, demandez une LINOTYPE PARKERISEE !

norvégienne continuer son beau travail de pionnier ! »

Non, mais, 17 et 13 pour cent de réduction de salaires cela n'a rien de fort « pionnier ». Nous souhaitons autre chose : c'est que nos camarades norvégiens ne comptent que sur eux-mêmes pour régler leurs comptes avec leur bourgeoisie. Nous comptons surtout sur cette « grosse minorité ».

AVANTI

## Convocation

Les membres du « Creuset », ainsi que les sympathisants sont priés d'assister à l'Assemblée Générale qui aura lieu le *Dimanche 12 décembre, à 9 h. 30, du matin*, au local « Le Lion d'Or », 23, place St Géry. L'ordre du jour de cette séance comportant notamment la continuation de la discussion ouverte à la dernière réunion, suite à l'exposé du camarade De Boe, sur la situation de l'Industrie du Livre. Cette discussion étant du plus haut intérêt, tous nos camarades voudront bien être présents.

N. B. — *Prière instante à chacun d'arriver à l'heure.*

## Notre Coopérative

### CAISSE D'ÉPARGNE

Bien que nous vivons une période très instable, la rentrée des bulletins d'adhésions est satisfaisante. Beaucoup de nos camarades ont même déjà plusieurs versements à leur actif, alors qu'ils ne sont pas encore en possession de leur « Carte de Versements ».

Inutile de dire que cet appui, tant moral que financier, est d'un apport infiniment précieux, et c'est pourquoi nous voudrions voir étendre cette participation, non seulement à la généralité des coopérateurs, mais également aux non-coopérateurs, qui pourraient le devenir grâce à ces petits versements hebdomadaires.

Une nouvelle presse est absolument nécessaire si nous voulons donner de l'extension à notre imprimerie. Or, nous avons précisément l'occasion de l'acquiescer sans créer des charges financières nouvelles, grâce à de petits emprunts — sans intérêts — que nous pourrions éventuellement contracter parmi nos camarades.

Les bulletins d'adhésion (ou simplement le nom, l'adresse et l'atelier) peuvent toujours être envoyées à notre imprimerie **Les Arts Graphiques, chaussée de Haecht, 201, Schaerbeek**, ainsi qu'au siège social, au « Lion d'Or » place Saint-Géry, 23, Bruxelles.

Les camarades ayant souscrits recevront sous peu leur « Carte de Versement ».

## FRATERNITÉ

*Le combat est sanglant. La mort, avec sa faux,  
Couche en grands tas sinistres soldats et chevaux.  
Partout c'est la tuerie, partout le sang ruiselle,  
Baignant ventres ouverts et débris de cervelle.  
On entend le canon au grondement terrible,  
Qui fait de chair humaine une bouillie horrible.  
On heurte par instants un combattant blessé  
Qui pousse un long soupir qu'entend l'Éternité.  
Et le soir, au bivac, on chante, on crie victoire,  
Pendant que les blessés souffrent dans la nuit noire.  
Des bataillons sont morts ! Des hommes sont blessés,  
Qui, peut-être, demain, en charrette entassés,  
Mourront obscurément en maudissant les guerres  
Qui font tant d'orphelins, de deuils et de misères !  
Quelle est donc cette loi qui nous dit : « Frappez-vous !  
Mordez-vous ! Tuez-vous ! Hardi-là ! Battez-vous ! »  
Élevez-vous vos fils, ô mères, pour les balles  
Qui leur portent la mort en sinistres rafales ?  
Est-ce là la vertu ? Est-ce la charité ?  
Criions : « Guerre aux tueries ! » Clamons : « Fraternité ! »*

OPERATEURS ! Pour protéger votre vue, demandez une LINOTYPE PARKERISEE !

# La Poubelle

ASTRID !...

LES DEUX « BOBINES »

Me rendant à Anvers, je rencontrai par hasard mon ami Opsinjoorken, qui me proposa pour l'occasion, d'aller déguster un bon verre. Assis vis-à-vis l'un de l'autre, devisant sur la situation générale, je remarquai que son attention était attirée sur la poche de mon veston, de laquelle dépassait mon journal, croyant lui être agréable, je le lui offris aussitôt ; il le déplia et s'accrocha à un article qu'il dévora avec stupeur. Alors, à mon tour, je m'y intéressai et j'aperçus qu'il s'agissait des commentaires autour du nom d'Astrid où mon journal avait trouvé, grâce à une combinaison chimique, que ce nom était synonyme de :

Paix, Dieu et Bonheur.

Alors de m'interroger...

— Tu crois à ces calembredaines ?

— Il faut bien, lui dis-je, vu que c'est le « Soir », il est infailible et surtout cette fois-ci, car il le tient de Destrée qui le tient de Wauters, qui lui-même le sait de son ami Mimile.

Sur ce, Opsinjoorken se fâchant tout rouge, me répondit que c'était une injure à la littérature flamande qui, elle, avait trouvé son vrai synonyme.

— ?...

Et, à l'appui de sa thèse, il m'enmena dans une espèce de caverne à l'entrée de laquelle j'avais lu l'écriteau « Uilenspiegel » ; là, je vis un affreux bonhomme, avec d'énormes lunettes d'écaïlle, coiffé d'un chapeau conique, parmi une multitude de fioles multicolores qui, à l'aide d'un porte-plume-balai, cherchait sur des cartes représentant le ciel et les astres, l'exacte signification du nom d'Astrid.

Ayant trouvé en moi un admirateur, il me fit ainsi voyager à travers plusieurs planètes et auprès de différents dieux, quand tout à coup, à l'appellation de Jupiter et d'Astrid, la foudre s'y mêlant sans doute, d'innombrables insectes nous tombèrent du plafond. Au même moment, mes deux bonhommes se mirent à sautiller en criant :

Akaï, Akaï, Astrid... Spinnkop, Spinnkop...

Quelques secondes après, mon Opsinjoorken me remettait un document certifiant l'authenticité de la traduction cacheté du seing de la science flamande.

Restant ébahi encore, je ne savais quoi répondre, ni trancher lequel des deux avait raison. Aussi, revenant à moi-même, ai-je pris tout le truc et l'ai fou... dans la poubelle...

Ah! oui, vous ne me croiriez certainement pas, si je vous disais que, endéans les six mois, une tête de patron — fût-elle même celle de Poissonvlas Fifi — parvient à changer de « bobine » à deux reprises.

Et pourtant, c'est l'exacte vérité.

Il y a six mois, la première de ces « bobines » était souriante, aimable, cajoleuse, couvant « ses » opérateurs d'un regard doux, caressant, prévenant — je dirai presque amoureux. Ah! mais alors, c'était le bon temps! Il fallait bien faire quelques platitudes pour trouver un opérateur, lui promettre monts et merveilles et surtout une place... stable (le cliché de la maison). Et malgré tout, c'était le bon temps.

À l'heure actuelle, la deuxième « bobine » a fait son apparition. Elle est tout le contraire de la première. Comment ces sacrés linotypistes, mangeurs du petit pécule patronal si durement amassé par le gueulard de papa, ne veulent pas « se laisser faire » pour une petite diminution de salaire.

Quelle honte pour ces gens à sursalaire qui ne daignent même pas se laisser plumer pour payer un petit voyage à leurs patrons (et oui, ils sont deux; il n'y manque plus que le Saint-Esprit pour faire le trio).

Alors finie la stabilité, cette stabilité instable, annoncée lorsqu'il y a pénurie de main-d'œuvre. On déménage à tour de bras. On lance par dessus bord les têtes qui n'ont plus la... chance de plaire au jeune « Fifi ». Ne peut-on pas se venger d'avoir été obligé de camoufler la seconde « bobine » (la naturelle), pour faire « belle-belle », histoire de recruter du personnel?

La leçon a été dure pour certains. Il y a pourtant un remède. Lorsque le travail sera à nouveau normal, n'oubliez pas camarades, que la première « bobine » de Poissonvlas Fifi sera à nouveau de mise. Ne vous y fiez donc plus. Et si vous vous laissez tenter par des offres de stabilité, quelque chose comme un placement de père de famille, venez jusqu'à la porte et faites demi-tour au plus vite.

Il vous serait plus agréable de passer six ans à « Saint-Gilles » que six mois dans cette galère.

OPERATEURS ! Pour protéger votre vue, demandez une LINOTYPE PARKERISEE !

**CAMARADES !**

Lorsque vous passerez à  
la place du Sablon, n'ou-  
bliez pas que notre ami

**EMILE DEPRIS**

9, place du Grand Sablon, 9  
nous a aidés pendant  
— la grève —

Consommations de 1<sup>er</sup> Choix

Local de la Pelote Royale du Sablon

**UNE BELLE ÉCONOMIE**

Ne laissez plus jeter par  
vos femmes les déchets  
de soie ni les vieilles  
cravates, apportez-les à

**M<sup>me</sup> CH. DEROM**

Épouse de notre confrère imprimeur

Retournage et façon  
Travail soigné  
Prix modérés

**Place Anneessens, 22**

(2<sup>me</sup> étage devant)

Les syndiqués et dirigeants de syndicats  
se feront un devoir de passer leurs  
-- commandes d'imprimés aux --

**ARTS GRAPHIQUES**

Société Coopérative Ouvrière d'Imprimerie

**201, chaussée de Haecht, Schaerbeek**

Téléphone 595,78

Revue, Périodiques, Affiches, Menus, Programmes  
Catalogues, Prix courants, Circulaires, Invitations,  
Diplômes, Enveloppes, Factures, Reçus, Brochures